



HAL
open science

Les Ordres missionnaires d'origine méridionale au début du XIXème siècle

Blandine Chelini-Pont

► **To cite this version:**

Blandine Chelini-Pont. Les Ordres missionnaires d'origine méridionale au début du XIXème siècle. Contribution méridionale au renouveau des ordres religieux au XIXème siècle -, Centre d'Histoire religieuse méridionale (Université Paul Valéry et de Provence), Oct 2000, Aix-en-Provence, France. hal-02444716

HAL Id: hal-02444716

<https://hal.science/hal-02444716>

Submitted on 18 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JOURNEE D'ETUDES DU CENTRE D'HISTOIRE RELIGIEUSE MERIDIONALE (Universités de Provence, Aix- Marseille III, Paul Valéry)

Contribution méridionale au renouveau des ordres religieux au XIXème siècle

**7 octobre 2000
Abbaye du Frigolet**

Les Ordres missionnaires d'origine méridionale au début du XIXème siècle

**Blandine CHELINI-PONT
maître de conférences Université d'Aix-Marseille III.**

L'objet de cette communication est de montrer que dans l'histoire missionnaire aujourd'hui profondément renouvelée dans ses approches et contenu - tout comme d'ailleurs la missiologie catholique- le sud français a contribué à l'effort missionnaire catholique du premier XIXème siècle. Les vieilles congrégations missionnaires se sont renouvelées par exemple, les jésuites de la Province de Toulouse qui ont opéré un sérieux déploiement en Asie, mais aussi à Madagascar et à Maduré où ont été savoureusement conservées les aventures du Père Huc, missionnaire en Chine dont les reportages furent en son temps un véritable succès public⁽¹⁾. Cependant, l'intérêt de cette période est incontestablement sur toute la France, la création de centaines de congrégations spécifiquement missionnaires, dont un certain nombre sont nées dans le Midi.

Bien sûr, rien de comparable aux grandes institutions parisiennes, déjà anciennes ou récentes, souvent de tradition éducative comme le Sacré-Coeur qui exporte sa célèbre méthode à la française jusqu'aux Etats-Unis et au Japon. Rien d'aussi prestigieux que les ordres missionnaires lyonnais ou les Spiritains du père Libermann, non plus que le dense réseau médical des Filles de la Charité, celui des Pères et Sœurs blancs de Mgr Lavigerie, celui des Sœurs de Notre Dame du Bon Pasteur d'Angers ou Saint-Joseph de Cluny. Néanmoins, le tableau chronologique placé en annexe nous permet de constater l'important foisonnement des fondations méridionales spécifiquement missionnaires ou assimilables, aux époques déjà soulignées par MM. Cholvy et Bertrand, de la Restauration et de la première

¹ Annales de la Propagation de la Foi de 1842, citées par E. Dufourcq, *Les Aventurières de Dieu. Trois siècles d'histoire missionnaire française*, Paris, J-C Lattès, pp. 202-203

monarchie de juillet. A la fin du siècle en effet, un certain nombre d'ordres méridionaux sont devenues missionnaires par nécessité, après les premières lois sur les congrégations non autorisées de 1880 jusqu'aux expulsions de 1903. Ces congrégations ont établi des extensions pour se survivre. Ainsi la Providence de Gap ⁽²⁾ qui compte aujourd'hui 1400 personnes, reconnue en droit diocésain en 1838 et légalement en 1841 comme congrégation d'enseignement, s'exporte au début du XXème siècle et se retrouve aujourd'hui au Mexique, au Bénin et en Espagne, plus nombreuse qu'en France (une centaine de membres). Même cas de figure pour l'ordre des Soeurs de Marie-Immaculée de Marseille, fondée par le Père Dassy en 1858, reconnue en droit diocésain en 1887 et légalisée en 1870 ⁽³⁾ Cette congrégation a deux extensions contemporaines, une en Suisse, une à la Réunion, sans avoir jamais été un ordre missionnaire, comme les Prémontrés de l'Abbaye de Frigolet qui ont eu une extension pendant 17 ans à Madagascar, à partir de 1902.

Il existe aussi le cas de congrégations méridionales qui se sont voulues missionnaires et ne l'ont pas été. L'Institut missionnaire de Notre Dame de la Salette, fondé en mai 1852, pour la desserte du sanctuaire de Haute Provence, ne dut son extension à Madagascar que pour les raisons précédemment citées, et ne compta jamais que quelques recrues. Son grand mérite pour l'auteur de cet article est d'avoir été fondé par un Aixois, le Père Giraud, et d'être masculin, à une époque où l'écrasante majorité des ordres fondés, missionnaires ou pas, est féminine⁽⁴⁾. Notre Dame de la Compassion de Marseille, aux résultats plus impressionnants, fut aussi rêvée par son fondateur comme un ordre missionnaire. Ce dernier, le jésuite Barthès qui en rédigea les statuts en 1845 approuvés par Mgr de Mazenod, était arrivé à Marseille en 1843. Il avait suivi et contribué puissamment au déploiement des maisons du Bon Pasteur d'Angers, car leur fondatrice Marie-Euphrasie Pelletier était son amie⁽⁵⁾. L'ambition missionnaire du Père Barthès se porta d'abord à satisfaire son évêque, lui-même fondateur d'un ordre florissant. Il y espérait sans doute que Mgr de Mazenod teste sa capacité d'organisateur, avant de le lancer sur les mers. Las, Mazenod utilisa l'énergie du Père Barthès à développer un ordre local polyvalent d'éducation aux enfants pauvres, de soins aux démunis et de protection des filles seules. Le Père Barthès fut en quelque sorte la victime d'une volonté plus forte que la sienne. Il eut beau multiplier les maisons d'accueil et couvrir la Provence d'hôpitaux et d'écoles, (24 au total dont 8 à Marseille), il ne réalisa jamais son rêve. Il réussit de son vivant à fonder un hôpital à Rome et un orphelinat à Norcia, sous la protection de Pie IX. La mort l'empêcha d'aller au delà, même si ses fondations italiennes auront par la suite des branches à Corfou et Céphalonie⁽⁶⁾.

Le tableau joint en annexe fait état, le plus exhaustivement possible, des créations du XIXème siècle, mais la plupart, recensées dans les papiers de la conférence des supérieures majeures de France n'ont pas été systématiquement consultées. Par contre les plus célèbres ont été bien étudiées et elles sont révélatrices de la sociologie de l'initiative missionnaire réussie du Midi français. Ces fondations ont du en effet leur succès, en partie au milieu d'origine de leur fondateur-fondatrice -le plus élevé du temps en terme de moyens financiers,

² Bernard Alain : *100 ans au service de Dieu, de la jeunesse et de la misère humaine*, Gap, 1938. Louis Œuf : *Notice historique de la congrégation de la Providence de Gap*, Lyon, 1889.

³ Dominique Castellan : *L'abbé Dassy et les jeunes aveugles de Marseille*, Deves Pierre : *Un apôtre, un héros de la charité, un saint : le Père Dassy*, notices biographiques, Archives départementales de Marseille, Hoesl Paul : *Les Sœurs de Marie Immaculée*, Marseille, 1958.

⁴ Jean Jaouen : *Sylvain-Marie Giraud (1830-1885)*, Rome, 1985.

⁵ Sur les relations du Père Barthès avec la fondatrice du Bon Pasteur, voir l'ouvrage du P. Emile Georges, *Sainte Marie-Euphrasie Pelletier (1785-1868)*, Lethielleux, Paris, 1913 pp. 91 et 149. sur le Père Barthès, voir Jean Chélini : *Jean-François Régis Barthès*, Marseille, 1993.

⁶ L'ordre de « la Blancarde » comme l'appellent les Marseillais, a eu en lui-même sur le périmètre provençal un incontestable rayonnement. Mais Barthès ne cessait de rappeler à ses supérieures d'être à la hauteur d'une « société qui (devait) s'étendre dans les différentes parties du monde ».

d'éducation, de relations politiques et cléricales, de niveau national et « international »- et en partie à cause de la stratégie ultramontaine de leurs supérieurs, à une époque où la nouvelle logique concordataire poussait les ordres à s'appuyer sur l'Etat et à servir les intérêts nationaux.

Ancien régime

Il paraît clair, à la lumière des déboires du P. Barthès, que la volonté et l'aptitude missionnaire ne suffisent pas dans le Midi à créer ou avoir le droit de créer un ordre qui marche. L'argent et la naissance sont des paramètres plus incontournables encore. Les personnalités fondatrices des grands ordres sont toutes nées de famille de vieille noblesse méridionale, héritières des réseaux de l'ancien Régime, souvent très proches de la société de la Congrégation⁽⁷⁾, et que la Restauration réinstalle ou conforte dans leurs positions. Cependant, les fondatrices et fondateurs se singularisent aussi par leur acceptation de l'ouverture de la Monarchie de juillet qui favorise leur ultramontansime, et cela à l'encontre de leur milieu d'origine. En ces cas, l'initiative missionnaire est un lieu de carrière désintéressée, où peuvent s'exercer des talents d'initiative et de compétence administrative et comptable. Les femmes y ont toute leur place en tant que supérieures, ce qui leur permet d'agir avec une liberté réelle par rapport à leur milieu et à leur époque plus contraignante pour les femmes, depuis le code civil napoléonien.

Voici Emilie de Vialar, née en 1797 à Gaillac dans le Tarn, petite fille et héritière du Baron Portal, médecin de Pie VII en exil, puis premier médecin du roi sous Louis XVIII et Charles X. Les amitiés de jeunesse de Portal, celle de Cambacérès notamment, valaient à cette famille qui avait traversé la Révolution et l'Empire sans dommage, d'être taxée de libérale par son milieu. Aucun de ses membres d'ailleurs ne faisait partie de la Congrégation, très influente sous la Restauration, à placer ses amis sûrs et fidèles à la couronne. Emilie de Vialar hérite en 1832 de 300 000 franc-or et décide d'utiliser cette fortune pour créer à Gaillac une congrégation polyvalente de charité. A peine fondé, cet ordre -les Soeurs de Saint-Joseph de l'Apparition- est sollicité par le conseil municipal d'Alger, où siège le frère d'Emilie, un des premiers colons de l'Algérois. Les Soeurs débarquent à Alger sur le même bateau que le premier gouverneur d'Algérie et se développent sur le sol algérien sur les fonds propres d'Emilie, sans aide de l'Etat car la congrégation n'est pas encore reconnue, ni aide de la Propagande pour le même motif. Emilie de Vialar ne cessera par la suite de défendre sa congrégation contre les réticences autoritaristes de l'évêque de son diocèse d'origine, celles des évêques de Toulouse et de Rodez (tous congréganistes) et contre celles de l'évêque d'Alger, Dupuch, qui exercera à son encontre une véritable guerre d'usure⁽⁸⁾. Il finira même en 1840 par chasser les Soeurs de son diocèse et par les remplacer par les Filles de la Charité et les Religieuses Trinitaires de Valence, ordres anciens, puissants et obéissants aux intérêts concordataires⁽⁹⁾. Profitons d'ailleurs de ce paragraphe pour signaler ces Trinitaires de Valence. Débarquées à Oran en 1840, très présentes lors du choléra de 1849, les Religieuses Trinitaires de Valence ont multiplié les œuvres hospitalières auprès des populations espagnoles et des populations musulmanes, et des écoles pour les enfants espagnols et de colons. A partir de 1850, elles façonnent en Oranais une catholicité éducative très structurée et compteront une trentaine d'établissement avant les lois de laïcisation. Elles fonderont des

⁷ La Congrégation, congrégation mariale rétablie à Paris en 1801 à l'initiative d'un ancien jésuite, le P. Delpuits, était destinée officiellement « à la pratique de la piété et des œuvres de la charité chrétienne ». Elle recrutait les étudiants des milieux légitimistes. cf G. de Bertier de Sauvigny, *Le comte Ferdinand de Bertier et l'énigme de la Congrégation*, Paris, 1948.

centres dans l'Atlas sous protection militaire (jusqu'à Sidi Bel Abbés) et assumeront sans état d'âme l'aspect colonial de leur mission. Les Religieuses Trinitaires en Oranais, comme les Filles de la Charité dans l'Algérois et les Soeurs de la doctrine chrétienne de Nancy dans le Constantinois seront financées par le Ministère de l'Intérieur.

Pour en revenir à Emilie de Vialar, sa forte personnalité et sans doute son sentiment de classe, lui permettent de surmonter les obstacles épiscopaux et tenir tête en allant obtenir son droit à Rome, en tant que petite fille de Portal, droit, selon les dires de Grégoire XVI, qu'« elle (sut) bien défendre ». De même elle n'hésite pas à transférer sa maison mère à Marseille, sa « Terre Promise », dans le diocèse de son ami Eugène de Mazenod, qui approuva les statuts de sa congrégation en 1853, moyennant une aide de cette dernière à l'enseignement gratuit des enfants pauvres. La maison de la Capelette, très connue des Marseillais et désormais jardin public, en était l'épicentre prospère⁽¹⁰⁾, après que l'ordre de Saint-Joseph de l'Apparition eut obtenu une reconnaissance légale en 1855 et de ce fait une assurance financière à long terme.

Autre figure, au même prénom et de la même région, Emilie de Villeneuve, fille du maire légitimiste de Castres, ami de l'archevêque d'Albi, congréganiste comme lui, grand propriétaire foncier, manufacturier, commerçant ses biens du Levant aux Antilles. Emilie hérite en 1836 des actions de son grand-père Pierre-Paul Riquet, constructeur du Canal du Midi. Elle décide alors de fonder une société pour les missions étrangères, « surtout aux missions de nègres (sic) et généralement des peuplades les plus délaissées et méprisées »⁽¹¹⁾. Emilie se débrouillera si bien que son ordre -Les Sœurs de Marie-Immaculée de Castres (devenue plus tard les Soeurs de Notre Dame de l'Immaculée-Conception) - fut autorisé immédiatement par la Préfecture de son département à s'occuper des enfants abandonnés et des adolescentes menacées. L'ordre devint pontifical dès 1840.

Les deux grands ordres masculins et missionnaires du Midi ont également des fondateurs aristocrates, de milieu légitimiste et cependant en rupture culturelle avec le catholicisme français d'Ancien régime.

Le plus âgé des deux, Eugène de Mazenod, est né à Aix-en-Provence en 1789 d'une famille de parlementaires célèbres. Il a grandi en exil en Italie, bénéficiant de la bonne scolarité du collège des nobles de Turin, puis des lumières d'un ancien jésuite vénitien Don Bartolo Zinelli et enfin de la protection maternelle de la duchesse de Cannizaro, en un temps de sa vie où la tendresse de ses parents lui faisait défaut. Il héritera de la fortune de sa mère que celle-ci avait réussi à sauvegarder en se séparant de son mari et en rentrant en France, afin

⁸ sur Dupuch, biographie de Bérenguer dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastique*, personnage ambigu, qui termina sa carrière par une faillite retentissante du diocèse. Pierre Soumille, à l'occasion d'une recherche sur *l'abbé François Bourgade au Maghreb (1838 à 1858)*, in *Histoires d'Outre-mer, Mélanges en l'honneur de Jean-Louis Miège*, Institut d'Histoire des Pays d'Outre-Mer, Publications de l'Université de Provence, 1992, pp.234-272, nous resitue extrêmement bien la querelle d'autorité entre Dupuch et Emilie de Vialar. cf aussi sa notice bibliographique sur Emilie de Vialar in *Marseillaises, 26 siècles d'Histoire*, Edisud, 1999, pp. 228-229.

⁹ cf Yvonne Turin, *les Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, cité par e. Dufourcq, p.384. cf aussi la Plaquette interne, éditée à l'occasion des 250 ans de la fondation, *Religieuses Trinitaires de Valence*.

¹⁰ Emilie de Vialar a été canonisée en 1951. cf Louis Picard, Emilie de Vialar, Paris 1924 P. Testas : *La vie militante d'Emilie de Vialar*, Marseille, Publiroc, 1939. Agnès Cavasino, *Emilie de Vialar fondatrice, les Seurs de Saint-Joseph de l'Apparition, une congrégation missionnaire*, Rome, 1987

¹¹ Gaetan Bernoville, *Emilie de Villeneuve, Fondatrice des Religieuses de l'Immaculée Conception de Castres*, Paris, Grasset, 1942, p. 15. Présentation de la fondatrice des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny à travers les 4 volumes de sa correspondance, par Claude LANGLOIS (*Mémoire spiritaine*, n° 2, p. 128-142) et G. VIEIRA, « Émilie de Villeneuve (1811-1854) et François Libermann (1802-1852) » (*Mémoire spiritaine* n° 20, p. 9-32)

de ne pas être frappée par la loi fiscale sur les émigrés. A Saint-Sulpice, dès 1809, Mazenod, lié aux deux Turinois, le marquis d'Azeglio et le chevalier de Collegno, et à son compatriote Charles de Forbin-Janson, constitue un groupe des méridionaux, tous congréganistes et ultramontains, au point qu'il devient en 1811 le Secrétaire de l'Association congréganiste du séminaire, afin de contrebalancer à Saint-Sulpice l'ambiance gallicane traditionnelle. Il rentre à Aix pour y être ordonné prêtre par son oncle et ne va cesser d'y faire jouer sa notoriété familiale pour initier des œuvres d'évangélisation construites sur ses convictions liguoriennes dont nous reparlerons¹². Son entregent, sa résolution vont faire de lui un des grands apôtres de la mission provençale et même corse par la suite.

Emmanuel d'Alzon, son cadet de 20 ans est né au Vigan, dans le diocèse de Nîmes en 1810. Descendant de plusieurs vieilles grandes familles (Montredon, Montcalm, Assas, Bonald, La Coste) et de mémoire très catholique dans un espace marqué par les guerres religieuses du XVI^{ème} siècle. Un des ses ancêtres a été assassiné par un camisard en 1704⁽¹³⁾. Il grandit entre Le Vigan, au château de la Condamine et le domaine de Lavagnac dans l'Hérault. Il fut ensuite envoyé comme externe au collège Stanislas de Paris -son père est député sous la Restauration- et fréquente après son baccalauréat les milieux de la Congrégation, comme étudiant en droit. Il devient ensuite un des jeunes intimes de Philippe Gerbet, disciple du libéral-catholique Félicité Robert de Lamennais. Alzon se lie avec Charles de Montalembert en 1832, lors d'un voyage à Digne. Ses parents, inquiets de sa dérive libérale lui demandent de conclure ses études à Rome où il se rend en 1833. La condamnation de Lamennais est pour lui une épreuve terrible, et malgré elle, il conservera à ce dernier une amitié indéfectible, d'autant que Lamennais lui aura appris à oublier le gallicanisme de son milieu. Alzon est ordonné prêtre en 1834 par le cardinal Odescalchi à Saint-Jean de Latran puis il retourne au service de l'évêque de Nîmes avec cette conviction: « *J'étudie tous les jours et je me confirme dans quelques maximes. La première est qu'il faut toujours travailler pour Rome, quelquefois sans Rome, jamais contre Rome* »⁽¹⁴⁾.

Le jeune Père d'Alzon, a adopté lui aussi le liguorisme italien et cherche absolument à développer en tant que vicaire général, des congrégations religieuses dévouées aux classes pauvres, comme la communauté des Madeleines de tradition franciscaine ou celle de l'Assomption, sur le modèle d'un Institut de charité fondé par Joseph- Benoît Cottolengo à Turin et qui a ouvert une maison à Paris en 1841 dont Alzon est directeur spirituel. Son activisme social le pousse rapidement à se rapprocher des précurseurs du catholicisme social en monde ouvrier. En août 1844 il réouvre un collège à Nîmes, dédié à Notre Dame de l'Assomption où il s'installe en septembre 1845 avec une règle de vie communautaire (Les Augustins de l'Assomption), des vœux privés et l'autorisation de son évêque.

Son ordre, enseignant, va difficilement se développer, d'autant qu'Alzon ne cesse de voyager entre Nîmes et Paris et participe activement à la Révolution démocratique de 1848 en créant avec Lacordaire et l'abbé Maret, le journal *Ere Nouvelle*. Il est également le fondateur de l'Association pèlerine Notre-Dame du Salut qui déplacera des milliers de personnes dans les années 1870, et sera l'un des principaux acteurs du grand renouveau de la piété populaire et pèlerine du XIX^{ème} siècle français. Enfin Alzon créera au soir de sa vie deux journaux, *Le Pèlerin* en 1876 puis *La Croix* en 1880, toujours existants, projetant jusqu'à a veille de sa

¹² Alphonse de Liguori, Napolitain membre dans sa jeunesse de la Congrégation de l'Oratoire fondé par saint Philippe Néri, fondateur de la Congrégation du Très Saint Rédempteur (les Rédemptoristes), dévouée aux 'lazzaroni' de Naples et des campagnes.

¹³ Adrien Pépin, *le Père d'Alzon (1810-1880), l'âme d'un grand apôtre*, Bonne Presse, 1950, 448 p.

¹⁴ cité par Gérard Cholvy « Bilan historique », pp. 323-329 du colloque *Emmanuel d'Alzon dans la société et l'Eglise du XIX^{ème} siècle*, sous la direction de René Rémond et Emile Poulat, Le Centurion, 1983.

mort de bâtir un groupe de presse catholique et social. Emmanuel d'Alzon refusa toujours la charge d'évêque, comme toute sa formation l'y poussait et son milieu familial, mais il le fit pour la même raison que Mazenod accepta un jour de le devenir, c'est à dire pour être fidèle à ses rêves de changement social auxquels il consacra toute son énergie : Dans ses rêves, le rôle missionnaire des Assomptionnistes ne fut pas le plus médiocre.

Mission ultramontaine

De tous ces ordres missionnaires présentés par la figure de leur fondateur-fondatrice, un seul, les Sœurs Bleues de Castres, les filles d'Emilie de Villeneuve à l'uniforme indigo; a connu un destin franco-français, au service des intérêts de la France. Néanmoins, même si ce service est patent, il a été doublé dès ses origines d'une autre dévolution aux perspectives missionnaires universelles de la papauté, et cette caractéristique, de type ultramontain, est exclusive de nos autres exemples .

Les Soeurs Bleues

Par une coïncidence que ne doit rien au hasard et tout à la capillarité sociale, cet ordre débutant des Soeurs Bleues, va intéresser l'abbé Bessieux, spiritain d'origine montpelliéraine, qui revient d'une première mission désastreuse dans le nouveau Vicariat des Deux-Guinées. L'ordre des Spiritains avait réussi le tour de force d'obtenir simultanément de la Propagande la mission des Deux-Guinées, et du Ministère de la Marine et des Colonies son agrément comme l'argent nécessaire à son projet.¹⁵

C'est ainsi que le spiritain Bessieux, membre de l'archiconfrérie congréganiste de Notre Dame des Victoires et futur vicaire apostolique des Deux-Guinées, enrôle les Sœurs Bleues de Castres dans son projet missionnaire. Débarquent ensemble au Sénégal, en 1847 et du même bateau, des Spiritains, des Sœurs Bleues et des militaires français. Emilie de Villeneuve cède son autorité pour l'Afrique aux Spiritains du Père Libermann et ses sœurs deviennent des infirmières accomplies, tout autant que des gardiennes de prison (?) ou de lazaret. Elles se déploient le long du golfe, en Gambie, au Gabon et dans son hinterland. Elles ont fondé Libreville, phalanstère peuplé d'esclaves libérés des bateaux-négriers, autour des plantations de Victor Régis, le milliardaire marseillais ami du roi Ghezo, dont la plus célèbre, sur la côte du Dahomey est le port de Wyddah et ses extraordinaires extensions. Les Sœurs Bleues furent décimées à plusieurs reprises par les fièvres tropicales(¹⁶), mais leur installation dura autant que l'influence française sur cette côte, nous devrions dire que l'influence marseillaise.

¹⁵ Nous voyons à cette occasion comment l'intérêt économique de la France fait étroite collusion avec la mission catholique. En effet, la côte des Deux-Guinées est anglophone depuis longtemps et la première mission catholique qui s'était créée, avait été confiée à un prélat anglo-irlandais. Mais l'influence anglaise contrecarrait les projets d'un riche armateur marseillais, Victor Régis, qui venait de fonder une plantation de palmiers et d'amandiers, les palmiers pour produire de l'huile de rouage essentielle au marché exponentiel ouvert par la révolution industrielle et les amandiers pour l'industrie classique des savonneries marseillaises. Venu plaider sa cause au Ministère de la Marine, Victor Régis avait obtenu des troupes pour protéger son extension et des missionnaires, certes pour faire avancer la civilisation catholique et française, mais plus prosaïquement s'assurer la civilité de ses employés autochtones..

¹⁶ en 1854, elles perdirent 12 religieuses en 18 mois de fièvre, ce qui contribua à asseoir leur renommée de sainteté, mais également à freiner le recrutement missionnaire. Le fondateur des Pères Missionnaires Africains, Mgr Marion-Brésillac, convaincu par Victor Régis lors d'une rencontre à Marseille de se rendre dans ses plantations, paya le développement de son ordre au prix de sa vie en 1856. La Mission du Dahomey que lui avait confié la Propagande mit plusieurs années à s'implanter durablement entre 1871 et 1886, constamment décimées par les fièvres.

Quand cette influence régresse au profit des commerçants anglais (Nigeria, Ghana, Libéria, Sierra Léone), les Sœurs Bleues périlicent, d'autant que l'ordonnance du 13 février 1889 crée le corps des infirmiers et personnels pénitentiaires coloniaux. Retenons deux grandes figures de ces missionnaires méridionales: Sœur Paule, devenue en 1853 supérieure de la mission du Sénégal, véritable célébrité en France qui sillonna les milieux légitimistes de Paris et du Languedoc pour trouver des fonds, accompagnée d'une petite 'protégée' de couleur. Elle réussit à ouvrir la bourse de puissants bienfaiteurs comme le Prince de Beauvau, Ministre de l'Intérieur et M. Jean-Etienne Ducos, Ministre de la marine et des colonies. N'est-ce pas aussi l'époque où commence au Sénégal l'œuvre colonisatrice du chef de bataillon Louis Faidherbe, nommé gouverneur du Sénégal et chargé de transformer les comptoirs commerciaux et les centres de missions de la côte en territoires français ? La force de conviction de Mère Paule y fut-elle pour quelque chose ?

Autre grande figure des Sœurs bleues, la sœur Saint-Charles, missionnant toute sa vie en pays gabonais Pahoin, où elle reçut deux fois l'extrême-onction sous le coup de la fièvre jaune. Cette sœur reçut à la fin de sa vie le Prix Monthyon de l'Académie française et reste encore très célèbre en zone forestière gabonaise, pour l'aspect magique de sa charité¹⁷.

Les Oblats de Marie (OMI) et la Sainte-Famille de Bordeaux

Les cas des Oblats de Marie et des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Eugène de Mazenod comme Emilie de Vialar, pour des raisons familiales n'étaient pas des gallicans, porteurs de ce modèle-type du cléricalisme catholique au début du XX^{ème} siècle. Pour l'une, son grand-père avait été trop proche de l'Empire napoléonien et de la Papauté. Pour Mazenod, son enfance et son adolescence s'étaient passées en exil en Italie. Au gré de son éducation pérégrine, il va être formé à l'humanisme social d'Alphonse de Liguori, qui va être son modèle et qu'il transportera lors de son séjour au séminaire Saint-Sulpice. Le rigorisme jansénisant de l'Eglise de France rentrée dans le rang concordataire (¹⁸) rebutaient son tropisme culturel italien-provençal – il fut l'un des grands défenseurs de la langue provençale et de la pastorale en langue provençale au XIX^{ème} siècle-. Sans doute est-ce la cause la plus profonde de ses orientations missionnaires, quand il fut en capacité d'en prendre. Son ordre va se développer parallèlement à celui d'Emilie de Vialar en terre anglophone. Dans ces espaces, pas d'autorisation ou de surveillance de l'administration française ni d'obéissance à ses intérêts, pas d'obstacles posés par des évêques malveillants (¹⁹). Seule pouvait compter la mission catholique au sens propre, soutenue par la Propagande, en terres non chrétiennes ou en concurrence missionnaire protestante.

¹⁷ Maurice Briot, Sp., *Sœur Saint-Charles Villeneuve, Missionnaire au Gabon (1859-1911)*, Congrégation de Notre Dame de l'Immaculée Conception de Castres, Paris, Tequi, 1954

<https://fr.calameo.com/books/00054864810731b997a3b>

¹⁸ Le grand biographe d'Eugène de Mazenod, le chanoine Jean Leflon, insiste particulièrement sur le liguorisme de Mazenod. Gérard Cholvy, dans son article « Eugène de Mazenod, des Missionnaires de Provence aux Oblats de Marie-Immaculée » in *Saint Eugène de Mazenod, Actes du colloque du 18 novembre 1995*, Aix-en-Provence, édition OMI, 1997, confirme ces dires par le combat des Missionnaires de Provence sur le délai d'absolution et la diffusion d'une littérature antirigoriste, dont celle du bienheureux Léonard de Port-Maurice : cf son commentaire sur l'influence de la morale liguorienne dans le Midi (*Annales du Midi*, 1975, 87-83, pp. 376-378) des travaux du P. Jean Guerber sur le *Ralliement du clergé français à la morale liguorienne*, *L'abbé Gousset et ses précurseurs (1785-1832)*, Rome, Analecta Gregoriana, 1973. Voir également la thèse du P. Yves Beaudoin sur le *Grand Séminaire de Marseille et scolasticat oblat, 1827-1862*, Ottawa, 1966.

¹⁹ Mieux, les expériences malheureuses de Mazenod à Ceylan et en Oregon, le poussèrent à réclamer pour ses propres missionnaires des sièges d'évêques ou de vicaires apostoliques, afin d'œuvrer en liberté

Le développement proprement spectaculaire des OMI du temps de leur fondateur et par la suite a suscité une bibliographie impressionnante⁽²⁰⁾. Pour notre propos, signalons que cet ordre, fondé en 1826 dans le diocèse d'Aix-en-Provence, commence à se déployer à partir de 1841 en direction du Canada, tout d'abord francophone, puis anglophone, puis des Etats-Unis, de l'Angleterre, de Ceylan et d'Afrique du Sud. A sa mort en 1861, cet ordre comptait 414 missionnaires. Ils sont aujourd'hui (1999) plus de 5000, avec de nouvelles fondations chaque année. Dans ces chiffres, la proportion de Français est infime, car ce que souhaitait Mazenod, et qui est arrivé de son vivant avec plus de 200 non-français sur les 414, était l'anglicisation de ses missionnaires désormais majoritairement canadiens et sri-lankais.

Soutenu par la Congrégation romaine de la Propagande et le réseau lyonnais de la Propagation de la foi qui le finance en partie –car le reste est puisé dans sa fortune personnelle– Mazenod fait partir ses missionnaires vers des espaces frontières du peuplement et de la colonisation anglo-saxonne, avec des populations indigènes importantes. Il a résolument tourné le dos à Paris. La Propagande confiera à son ordre des Vicariats apostoliques (Rivière rouge, Colombie britannique, Jaffna-Colombo), des évêchés (Bytown, Ottawa). L'Ordre recrute de missionnaires polyvalents, en plus de leur capacité polyglotte, adaptés au terrain de la mission confiée (enseignants, maçons, infirmiers, charpentiers, meuniers, menuisiers) et tout terrain (pays indigènes, faubourgs pauvres, en terre polaire, déserts).

En parallèle, nous pouvons rappeler qu'après la mort de Mazenod, Mgr Allard son successeur, recopiant les méthodes des Spiritains, utilisa lui aussi pour les missions africaines et ceylanaïses, les compétences d'un ordre féminin presque méridional, puisqu'il s'agit de la Sainte-Famille de Bordeaux. Venues s'installer dans le diocèse de Marseille, elles furent recrutées à partir de 1862 pour aider les Oblats en Afrique et à Ceylan. Grâce à leur vocation 'agricole', elles y créèrent des fermes modèles d'où démarra la production de laine mohair, produit phare de l'Afrique du sud. Leur mission très prospère, insistait sur l'autonomie de leurs domaines, avec la prise en charge de l'éducation primaire, puis l'apprentissage agricole, et la culture du chanvre, du maïs, le jardinage maraîcher etc.. Les fermes africaines trouvaient largement leurs débouchés dans les besoins des nombreux bassins miniers environnants. Oblats de Marie et Sœurs de la Sainte-Famille sont ainsi indissociablement liées dans l'histoire des missions catholiques, au Lesotho, Natal et Transvaal, tout comme au Sri Lanka²¹.

Les Soeurs de Saint-Joseph

C'est par l'intermédiaire de Mazenod que l'ordre d'Emilie de Vialar, va survivre à son expulsion d'Algérie. Saint-Joseph de l'Apparition s'est développé en Méditerranée, après l'échec de 1840, en utilisant en priorité les routes maritimes anglaises. A cette réalité plusieurs causes : L'ordre « national » des Filles de la Charité, extrêmement puissant et nombreux, lui faisait une trop forte concurrence sur le terrain hospitalier en zone française. De plus, une première installation en 1840 en Tunisie encore ottomane, les avait mises en relation avec le milieu catholique maltais, assez puissant à Tunis et désormais de culture anglophone. La protection de Mgr de Mazenod quelques années plus tard, lui permettra de consolider son développement : en tout ces points, Emilie de Vialar suit la logique de Rome, sa volonté de

²⁰ cf mon article « Mgr de Mazenod, évêque-missionnaire, le développement des OMI », in *Saint Eugène de Mazenod, Actes du colloque du 18 novembre 1995*, Aix-en-Provence, édition OMI, 1997, pp. 64-98, notamment la bibliographie.

²¹ Marie-Bernard Flanagan: *Pierre Bienvenu Noailles, Fondateur de l'Association de la Sainte-Famille de Bordeaux*, Apostolat des Editions, 76 p et *Mère Marie-Joseph, Première Supérieure des Sœurs de la Sainte-Famille en Basutoland*, Archives de la Sainte-Famille de Bordeaux, 467 p, cités par Elizabeth Dufourcq.

« catholiciser » des régions sous domination britannique et son refus du système des missions nationales, finalement concurrentes de son propre universalisme.

Comme les Oblats ou les Spiritains²², le recrutement des Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition devient rapidement international, d'abord maltais puis anglais et irlandais. Les Sœurs s'installent à Chypre en 1844, en 1845 à Malte et à La Valette. Forte de ces appuis, Emilie de Vialar progresse vers l'Orient. Elle reprend les lazarets de Chio, de Jaffa et de Beyrouth. Mais dans cette dernière ville, la concurrence franco-anglaise est en faveur de la France et Emilie de Vialar sera à nouveau évincée par les Filles de la Charité qui récupèrent son hôpital et par les Sœurs de la Doctrine chrétienne de Nancy qui récupèrent leurs écoles.

La déception libanaise est telle qu'Emilie de Vialar va sortir de la Méditerranée et accepter de créer hôpitaux et écoles en Birmanie anglaise en 1847, financées par l'œuvre lyonnaise de la Propagation de la Foi. La protection anglaise donnera à Saint-Joseph de l'Apparition le privilège d'être le premier ordre féminin charitable et éducatif à s'installer à Jérusalem en 1848. Enfin, à partir des bases qu'elles ont créées en Angleterre et en Irlande sous la protection du cardinal Manning, grâce au transfert de leur maison-mère à Marseille et à la totale liberté qu'elles ont obtenue de Mazonod, les sœurs partent en 1855 pour l'Australie.

Sur la fin du siècle, suivant en cela un mouvement général de fondations missionnaires en Amérique latine, leur ordre s'installe au Pérou. Aujourd'hui, d'après les statistiques recueillies par Elizabeth Dufourcq, elles représentent à peu près 1200 religieuses réparties dans 177 maisons et 19 pays.

Les Assomptionnistes et Oblates de l'Assomption

Il nous reste à terminer ce modeste panorama des ordres missionnaires du Midi de la France au premier XIX^e siècle par les Assomptionnistes du Père d'Alzon, ordre le plus tardif historiquement de ce panorama. Les Assomptionnistes ne sont pas très connus comme missionnaires, mais davantage comme éducateurs et surtout « premiers » journalistes, à la tête du journal *La Croix*, imaginé par leur fondateur. Or, leur reconnaissance pontificale en 1857 coïncide avec les premières missions des Dames parisiennes de l'Assomption comme éducatrices en Angleterre et en Irlande. Par rencontres opportunes, le projet missionnaire d'Alzon va se porter au devant des terres orthodoxes, en pleine ouverture avec le retrait des forces ottomanes.

Aujourd'hui nous considérerions Alzon comme un des pionniers de l'humanitaire. Dans l'amplitude de son projet, il crée en 1865 à Nîmes Les Oblates de l'Assomption pour épauler ses premières fondations masculines en leur donnant un pendant féminin. Les Assomptionnistes se développent d'abord à Constantinople à partir de 1863 en créant des maisons diverses (orphelinat, cours du soir, noviciat, collège de garçons), puis à Philippoli en Macédoine et Andrinople en Thrace, officiellement en faveur des populations grecques-catholiques très minoritaires. Ils y construisirent des écoles primaires et même un hôpital en 1872. Durant la terrible guerre russo-turque de 1877, les Assomptionnistes d'Andrinople deviennent célèbres pour leur dévouement auprès des orphelins et des blessés de guerre. Alzon vécut assez vieux pour voir naître par une fondation de son ordre à Jérusalem. Mais l'avenir missionnaire des Assomptionnistes a été contrarié par la nouvelle orientation

²² La vieille Congrégation du Saint-Esprit, fondée en 1703 par un Breton, Cet ordre français où les Alsaciens étaient majoritaires, devient majoritairement allemand après l'annexion par l'Empire allemand de l'Alsace-Lorraine et continua sans rupture son travail d'évangélisation au Cameroun, Gabon et côte du Zanzibar après les années 1880. La mixité des Spiritains se présentait *a contrario* de la montée des nationalismes de chaque côté du Rhin. Sur l'histoire des Spiritains, voir la revue récente animée par le Père Paul Coulon et fondée en 1995, *Mémoire spiritaine*.

journalistique de sa propre vie. Seules, les Oblates auront des fondations postérieures en Amérique latine.

Conclusion

Les ordres missionnaires méridionaux du XIXème siècle s'inscrivent dans l'histoire du catholicisme français du début du XIXème siècle: référence au culte marial du catholicisme romantique (18 appellations sur les 32 du tableau sont mariales), accompagné de la dévotion victimale de réparation au Cœur de Jésus, goût de l'initiative individuelle dans la mission, la sur-représentation des ordres féminins comme forme longue de mutation de leur assignement et enfin début d'un catholicisme social des œuvres où sont prioritaires les enfants et les femmes délaissés.

Il est cependant un aspect proprement particulier de ces ordres, c'est leur précocité ultramontaine et l'internationalisation de leur recrutement. Les ordres méridionaux qui ont duré jusqu'à nos jours, ont délaissé le système concordataire et se sont mis directement au service de la Propagande romaine. De même, il n'est pas anodin que dans la géographie des créations, leur plus grand nombre se situe à l'ouest du Rhône, dans des pays de vieil affrontement religieux, comme la frontière cévenole et ardéchoise ou le Languedoc. Le sentiment d'une catholicité sur la défensive, amplifié par l'appel romain à relancer la mission ont permis que le Sud français contribue à son échelle réduite à la vaste mobilisation de Rome pour élargir les frontières catholiques au monde relié que l'Europe industrielle et colonialiste était en train de construire. Une mondialisation missionnaire qui se traduit par une rapide et paradoxale internationalisation des effectifs de ces ordres, tandis que leurs pays d'origine sont en plein déploiement de leur nationalisme.

ANNEXES

Ordres missionnaires méridionaux toujours existants en 1985

d'après E. Dufourcq, *Les congrégations religieuses féminines hors d'Europe*, de Richelieu à nos jours histoire naturelle d'une diaspora, Paris, Librairie de l'Inde, 1993

Dates de Fondation	Sud- Ouest	Sud- Centre	Sud-Est
1655-1849		Fondations (cf annexe suivante) de congrégations locales sous le patronage de St Joseph toutes missionnaires : Le Puy 1650, Viviers 1655 (17 congrégations fondées dans ce diocèse entre 1655 et 1750), Saint-Vallier 1683, Chambriac 1732, Bordeaux 1840, Rodez (6 familles entre 1824 et 1857), Saint-Etienne de Lugdarès 1849 . Ces congrégations sont réunies aujourd'hui dans l'Institut Saint-Joseph et la Fédération française des	

Dates de Fondation	Sud- Ouest	Sud- Centre	Sud-Est
		Sœurs de saint-Joseph depuis 1971	
1685			Trinitaires de Valence
1715			Religieuses du Saint Sacrement de Valence
1802	Sacré-Cœur de Marie de Béziers		
1803	Miséricorde de Moissac		
1810	Cœur de Jésus et Marie de Moissac		
1816	Ste Famille de Villefranche de Rouergue Sœurs Marianistes d'Agen		
1818	Notre Dame de la Compassion de Toulouse		
1820	Ste Famille de Bordeaux *		
1821		St François- Régis d'Aubenas	
1826			<u>Oblats de Marie Immaculée de Marseille *</u>
1831-1832	Sœurs Bleues de Castres St Joseph de l'Apparition de Castres*		
1836			Notre Dame de Digne
1838			Notre Dame de la Providence de Gap*
1843	- St Joseph de Tarbes - St Cœur de Marie de Rodez		
1844	Servantes de Marie de Bayonne		
1845		- <u>Assomptionnistes de Nîmes*</u> - Notre Dame Auxiliatrice de Montpellier	Notre Dame de La Compassion de Marseille*
1848	Missionnaires de l'Immaculée Conception de Lourdes		
1852			<u>Institut des Missionnaires de Notre Dame de la Salette</u>
1854	Dominicaines de Ste Catherine d'Albi		
1859		Sœurs de St Roch à Viviers	
1861	Filles de Jésus de Massac		
1865		Oblates missionnaires de l'Assomption de Nîmes	
1866	Filles de Notre Dame des Douleurs de Tarbes		
1869			Sœurs de N.D de la Salette

*Ordres dépassant 1000 membres

Les ordres dont le nom est souligné sont des ordres masculins

Implantations majeures, hors d'Europe, des ordres missionnaires méridionaux féminins

d'après E. Dufourcq, *Les congrégations religieuses féminines hors d'Europe*, Paris, Libraire de l'Inde, 1993

Ordres	Dates d'implantation	Lieux d'implantation
Trinitaires de Valence	1841 1928	Algérie Madagascar
Sainte Famille de Villefranche de Rouergue	1894 1902	Liban Brésil
Sainte Famille de Bordeaux	1862 1864 1864 1901	Sri Lanka Union Sud Africaine Lesotho Canada
St Joseph de l'Apparition	1834 1840 1846 1847 1849	Algérie Tunisie Liban Israël Birmanie
Sœurs Bleues de Castres	1848 1849 1904 1905	Sénégal Gabon Brésil Argentine
St Joseph de Tarbes	1882 1899	Inde Venezuela
Providence de Gap	1903 1903	Mexique Brésil
Dames de l'Assomption	1892 1892 1895	Philippines Nicaragua Salvador
Petites sœurs de l'Assomption	1891	Etats Unis

Implantation missionnaires des sœurs méridionales de Saint- Joseph (hors le diocèse de Tarbes)

source : document de la fédération française des sœurs de Saint-Joseph

Le Puy : USA et Sénégal

Bordeaux : Angleterre-Irlande

Rodez : Côte d'Ivoire

Chambriac : Suisse, Canada, Cameroun

saint-Etienne de Lugdarès : Maroc, Madagascar

Viviers : Algérie-Sénégal.

Saint-Vallier : Quebec, Algérie, Sénégal.